NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 Nº 9 1937

Les trois degrés d'originalité des paroles du Christ

René THIBAUT (s.j.)

p. 929 - 943

https://www.nrt.be/fr/articles/les-trois-degres-d-originalite-des-paroles-du-christ-3598

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES TROIS DEGRÉS D'ORIGINALITÉ DES PAROLES DU CHRIST.

Les paroles du Christ sont d'autant plus originales que lui-même s'y manifeste plus complètement. Au degré infime, il se montre seulement homme ; au degré moyen. homme envoyé de Dieu ; au degré suprême, Homme-Dieu.

I. *Le degré infime d'originalité.*

Jésus a certainement prononcé d'innombrables paroles qui ne révélaient rien, ni de sa mission ni de son origine divines. L'intention invisible conférait sans doute à ces humbles paroles une valeur incomparable, mais, prises objectivement ou dans leurs termes, elles n'auraient rien perdu de leur signification à sortir de n'importe quelle bouche purement humaine. On devine que les évangélistes n'ont point relaté de préférence ces paroles communes. On comprend néanmoins que, mettant le Christ en scène, ils n'ont pu les laisser totalement de côté.

Par le style du moins, les paroles du degré infime ne rappellent-elles point les divines lèvres où elles fleurirent jadis ? Nous ne répondrons point à cette question secondaire. Sans prendre absolument parti, nous aimons à croire que le Fils de Dieu a poussé le plus loin possible le désintéressement de l'originalité verbale. Il ne faut pas exagérer la frappe inimitable des *logia* authentiques : où nous voyons des particularités de style, peut-être y a-t-il seulement imitation condescendante des usages reçus en ce temps-là.

Toujours est-il que les paroles communes, dont il est question pour le moment, ne présentent aucune originalité même superficielle. Comme tout le monde, le Christ prie le batelier

de s'éloigner un peu du rivage (*Lc.* V,3), ou bien commande : « Passons à l'autre bord » (*Mc.* 1V,35). Tout simplement « il dit de donner à manger à la petite fille » de Jaïre (*Mc.* V,43), invite les Douze à venir prendre un peu de repos (*Mc.* VI,31), leur demande par deux fois : « Combien avez-vous de pains ? » (*Mc.* VI,38 ; VIII,5), ordonne méthodiquement : « Apportez-les moi ici » (*Mt.* XIV,18), « Faites asseoir ces gens » (*Jn.* VI,10) et, pour finir, « Recueillez les morceaux » (*Jn.* VI,12). Après sa transfiguration, comme après son agonie, il dira aux trois témoins : « Levez-vous » (*Mt.* XVII,7 ; XXVI,46). Il demande modestement à son hôte la permission de prendre la parole : « Simon, j'ai quelque chose à te dire » (*Lc.* VII,40) ; il interroge poliment le père de l'épileptique : « Il y a longtemps que cela lui arrive ? » (*Mc.* IX,20) ; il annonce bonnement ce qu'il va faire : « Retournons en Judée » (*Jn.* XI,7) ; il s'informe : « Où avez-vous mis le corps ? » (*Jn.* XI.34), et le commandement miraculeux qui tire Lazare du tombeau s'encadre de deux injonctions toutes naturelles : « Otez la pierre », « Déliez-le et laissez-le aller » (*Jn.* XI, 39,44). Durant la dernière cène, il souffle à l'oreille de Jean : « C'est celui à qui je vais présenter le morceau trempé » (*Jn.* XIII,26) et, pour couper court à un propos saugrenu, il dit simplement : « Cela suffit » (*Lc.* XXII,38). Après sa résurrection, on l'entendra demander comme un simple mortel : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » (*Lc.* XXIV,41), ou bien suggérer : « Apportez de ces poissons que vous venez de prendre » (*Jn.* XXI,10).

Convient-il de flairer sous ces mots candides des sens mystérieux ? Il arrive, sans doute, que des paroles toutes simples prennent sur les lèvres de Jésus une signification profonde : « Donne-moi à boire » (*Jn.* IV,8), « Qui m'a touché ? » (*Mc.* V,31), « Donnez-leur vous-mêmes à manger » (*Mt.* XIV,16), « J'ai soif » (*Jn.* XXI,19), mais on ne pourrait généraliser ce mode d'exégèse sans nous priver de ces paroles-là précisément qui, par leur humilité, illustrent le mieux le grand geste d'amour que fut l'incarnation du Fils de Dieu. Grâces à notre Sauveur : il y a des traits d'humanité qu'un respect malentendu n'effacera jamais : « Maintenant mon âme est troublée » (*Jn.* XII,27), « Mon âme est triste à mourir » (*Mt.* XXVI, 38).

A quoi bon nier que maintes paroles expriment sur les lèvres

du Christ les pensées de tout le monde ? L'Homme-Dieu a daigné faire des citations. Non pas seulement pour les réfuter (1) ou leur opposer sa doctrine (*Mt.* V,21, etc.), non pas seulement en notant qu'elles lui sont étrangères (2), mais en les faisant siennes en quelque sorte, sans vouloir pour autant leur octroyer un sens plus riche ou une autorité surhumaine (3). Veut-on des exemples de la sagesse anonyme adoptée ainsi par le Fils de Dieu ? On n'a vraiment que l'embarras du choix : « Une ville perchée sur une montagne ne peut se dérober aux regards » (*Mt.* V,14), « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau » (*Mt.* V,15), « Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur » (*Mt.* VI,21), « Nul ne peut servir deux maîtres » (*Mt.* VI,24), « Tel arbre, tel fruit » (*Mt.* VII, 16-20 ; XII,33), « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades » (*Mt.* IX,12), « Le disciple n'est pas au-dessus du maître » (*Mt.* X,24), « La bouche parle de l'abondance du cœur » (*Mt.* XII,34), « Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans la fosse » (*Mt.* XV,14), « Partout où sera le cadavre, là s'assembleront les vautours » (*Mt.* XXIV,28), « L'esprit est prompt, la chair est faible » (*Mt.* XXVI,41), etc.

Le Christ eût-il inventé ces proverbes, cela ne changerait rien à l'affaire. Quand il fait appel à l'évidence ou à l'expérience de ses auditeurs, le Verbe infaillible ne les écrase point sous son autorité personnelle. Habituellement il propose ces vérités banales sous forme de questions, où le tour interrogatif défie la contradiction : « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » (*Mt.* VI,25), « Ne valez-vous pas beaucoup plus que les oiseaux ? (*Mt.* VI,26), « Se

(1) C'est le cas naturellement pour les interprétations pharisaïques de la loi (*Mt.* XV, 5 ; XXIII, 16, 18), les calomnies de ses ennemis (*Lc.* XI, 18 ; *Jn.* X, 36), leurs protestations hypocrites (*Mt.* XXIII, 30 ; *Jn.* IX, 41), etc.

(2) Notre-Seigneur cite explicitement des dictons (*Mt.* XVI, 2 ; *Lc.* IV, 23 ; V, 39 ; *Jn.* IV, 35), dont il lui arrive de garantir l'application (*Jn.* IV, 37).

(3) Si « Jésus a déclaré lui-même qu'un prophète n'est point honoré chez les siens » (*Jn.* IV, 44 ; cfr *Mt.* XIII,57 ; *Mc.* VI,4 ; *Lc.* IV,24), il a simplement fait rentrer son cas particulier dans la règle générale, sans rendre celle-ci plus absolue. Même quand il cite explicitement l'Ecriture ou la Parole de Dieu, il lui laisse le crédit, d'ailleurs souverain, que ses auditeurs lui accordent (cfr *Jn.* V,39 ; X,35).

trouve-t-il un père parmi vous pour donner un caillou à son fils qui lui demande un pain ? » (*Mt.* VII,9), « Cueille-t-on des raisins sur des épines ? » (*Mt.* VII,16), « Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as, et cinq passereaux, deux as ? » (*Mt.* X,29) ; *Lc.* XII,6), « Est-ce qu'un seul de vous, le jour du sabbat, hésite à détacher de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire ? » (*Lc.* XIII,15 ; cfr XIV,5). « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? » (*Jn.* XI,9), etc.

Jésus n'a pu s'empêcher de mettre souvent en branle la mémoire de ses auditeurs : « N'avez-vous pas lu... ? (*Mt.* XII,3,5 ; XIX,4 ; XXII,31, etc.), « Vous avez envoyé vers Jean... » (*Jn.* V,33), « Ne vous rappelez-vous pas les cinq pains... ? » (*Mt.* XVI,9), « Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni sac... » (*Lc.* XXII,35), « J'étais tous les jours assis parmi vous... » (*Mt.* XXVI,55 b), « J'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple... » (*Jn.* XVIII,20), etc. Rien n'oblige à croire que ces rappels aient pris sur les lèvres de l'Homme-Dieu une force extraordinaire d'évocation.

Le Christ a daigné plus d'une fois discuter à armes égales avec ses contradicteurs. Il raisonne alors comme nous tous : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé... » (*Mt.* XII,25-30), « Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche... » (*Mt.* XV,17-20), « Que t'en semble, Simon ? » (*Mt.* XVII,24), « Insensés et aveugles, lequel est le plus grand, l'or, ou le temple qui sanctifie l'or ? » (*Mt.* XXIII, 17), « Est-ce que Moïse ne vous a pas donné la loi... ? (*Jn.* VII,19), « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu... » (*Jn.* XVIII,36). L'argument *ab absurdo,* dont nous venons d'apporter un spécimen, paraît avoir été familier au divin Maître (*Mt.* XII,7 ; XXIV,43 ; *Lc.* XVII,6 ; *Jn.* IV,10 ; V,46 ; VIII,19,39,42 ; XIV,2,7,28).

Il arrive même que, pour se faire tout à tous, le Sauveur pousse si loin la condescendance qu'il doit retirer ce qu'il vient de dire : « Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas véridique... je dis cela afin que vous soyez sauvés » (*Jn.* V,31,34). Plus tard il parlera autrement : « Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est véridique » (*Jn.* VIII,14).

Il a plu au Fils de Dieu de rivaliser à l'occasion de finesse avec des adversaires mal intentionnés : « Je vous ferai, moi

aussi, une question, une seule... » (*Mt.* XXI,24-27), « Montrez-moi la monnaie du tribut... » (*Mt.* XXII,19-21). L'à-propos de la riposte perdrait-il beaucoup à venir d'un pur homme ? Seule, l'intention du Sauveur conserve à ces heureuses reparties une originalité indéniable.

Il semble bien que le Christ ait soigneusement évité de se distinguer de ses contemporains en dehors du domaine religieux et moral. Il aurait pu facilement éclipser les sages et les savants de tous les temps, mais il a fait beaucoup mieux que clore le progrès des connaissances humaines : il a ouvert aux chercheurs un monde nouveau de connaissances, à quoi les plus grands génies ne peuvent prétendre. Ainsi le néant même d'information philosophique et scientifique devient glorieusement caractéristique de sa parole.

Dans les questions religieuses et morales, le divin Maître se distingue évidemment de tous les autres maîtres, ou plutôt il les fait rentrer dans l'ombre au point de rester l'unique Maître (*Mt.* XXIII,10). Même là cependant il n'est point toujours également original. Nous surprenons çà et là sur ses lèvres des avis qui n'ont rien de transcendant. Lui qui recommanda de donner à manger à la petite ressuscitée n'a-t-il pu très honnêtement rappeler, par exemple, la modestie la plus élémentaire à des convives pressés de choisir les meilleures places (*Lc.* XIV,7-11), ou déterminer la marche à suivre pour la correction fraternelle (*Mt.* XVIII,15-17) ? N'est-ce point pour avoir méconnu la liberté souveraine de l'Homme-Dieu qu'on s'est mépris sur la portée commune de certaines déclarations : « Il est inévitable qu'il arrive des scandales » (*Mt.* XVIII,7), « Vous avez toujours les pauvres avec vous » (*Mt.* XXVI,11), « Tous ceux qui usent de l'épée périront par l'épée » (*Mt.* XXVI,52) ?

Ne méprisons pas le langage où le Christ se montre seulement homme comme nous. Pour nous qui croyons à l'origine divine de ces paroles toutes simples, nous les estimons d'autant plus qu'elles ont l'air plus vulgaire. En remerciant l'Esprit-Saint, qui n'a point permis qu'elles fussent entièrement bannies des évangiles, nous regrettons un peu qu'elles ne s'y rencontrent pas plus fréquemment. Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, n'approuvons-nous aucunement les interprètes malavisés qui s'appliquent encore à en réduire le nombre.

II. *Le degré moyen d'originalité.*

C'est, comme on devait s'y attendre, le moins intéressant des trois. Quand l'Homme-Dieu parle comme un pur homme, tant de condescendance nous jette dans le ravissement ; quand un être de nature semblable à la nôtre parle comme un Dieu, c'est un ravissement nouveau, mais ces paroles intermédiaires qui manifestent seulement l'envoyé divin, ces paroles communes au Christ et aux prophètes, peuvent bien nous instruire, elles ne nous plongent pas dans une admiration sans bornes.

Il n'est point douteux que le Fils de Dieu enseigne souvent sans se prévaloir de son origine, mettant seulement en avant sa mission divine. Au début, sa prédication continue celle du Baptiste : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu est venu : repentez-vous et croyez à l'Evangile » (*Mc.* I,15). Jusqu'au bout, pour le peuple (*Mc.* VIII,28), pour certains disciples même (*Lc.* XXIV,13 et 19), son autorité restera celle d'un prophète. Le fait est que, à côté de formules autonomes (*Mt.* V,22, etc.), prononcées avec un accent qui frappait les auditeurs les moins impressionnables (*Jn.* VII,46 ; cfr *Mt.* VII,28, etc.), on trouve des précautions plus dignes d'un apôtre que d'un Dieu : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé » (*Jn.* VII,16). « Celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde » (*Jn.* VIII,26).

Sans doute, la fréquence et l'aisance de ses connaissances surnaturelles (4) le mettent au premier rang de ceux qui eurent jamais part à l'omniscience, mais il n'en fait pas moins, à l'occasion, profession d'ignorance : « Quant à ce jour et à cette heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, *ni le Fils*, mais le Père seul » (*Mc.* XIII,32). Pareillement, les commandements miraculeux ont beau jaillir de lui comme de leur sour-

(4) Lecture de pensées secrètes (*Mt.* IX,4 ; XII,8 ; *Jn.* VI,61, etc.), vision de faits cachés ou lointains (*Jn.* I,48 ; IV,18 ; XI,15), prédictions à courte échéance (*Mt.* XII,40 ; XVI,21 ; XVII,26 ; XX,18 ; XXVI,2,21,31,34 ; *Mc.* XIV,13 ; *Lc.* XVII,25 ; *Jn.* II,19 ; III,14 ; XI, 4,23 ; XIII,21,38 ; XIV,16 ; XVI,32), prophéties de grande envergure (*Mt.* VIII,11 ; X,23 ; XVI,18 ; XXIV ; *Lc.* XIX,43 suiv. ; XXIII,29 ; *Jn.* X,16).

Inutile de recourir à la science infuse là où l'expérimentale est naturellement infaillible (du moins en Jésus). C'est le cas, semble-t-il, en *Mt.* XXII,18 ; XXVI,10 ; *Mc.* XIV,42 ; *Jn.* VI,26 ; VII,20 ; XVI,19.

ce (5), il n'en attribue pas moins à Dieu les merveilles qu'il opère de la sorte (*Jn.* V,19) et, pour la plus grande de toutes, il remercie publiquement le Père de l'avoir exaucé (*Jn.* XI,41). Il est vrai que les démons lui obéissent (*Mc.* I,25-27), mais il prétend seulement les chasser « par l'Esprit de Dieu » (*Mt.* XII, 28). Il est sûr que plus d'une fois il a remis les péchés, non sans causer le scandale des Pharisiens (*Mt.* IX,2 suiv. ; *Lc.* VII, 48 suiv.), mais précisément il s'agit là d'un scandale *pharisaïque*, car la formule d'absolution dont Jésus se sert : « Tes péchés te sont pardonnés » sonne plus modestement en son tour impersonnel que celle dont usent les prêtres : « Et moi, je t'absous ».

Toutes ces paroles d'originalité moyenne subiraient pourtant une certaine dépréciation, si nous les faisions passer des lèvres du Fils sur celles d'un simple envoyé de Dieu. Elles ne deviendraient point blasphématoires, comme les paroles originales au suprême degré (dont il sera bientôt question), elles garderaient leur valeur, leur vérité, mais, faute de ce complément personnel que peut, seul, leur apporter le Fils de Dieu, elles ne feraient plus sur nous la même impression irrésistible. Les malédictions, les menaces, les reproches, les condamnations ; plus encore, les bénédictions, les promesses, les éloges, les justifications, les encouragements et les consolations, venant de « lui », ont pour nous un sens plus saisissant que si nous les recevions d'un pur homme parlant au nom de Dieu. L'appel « Venez à moi... » (*Mt.* XI,28), mis par un prophète dans la bouche de Iahweh même, n'y garderait point toute la douceur, toute la force de persuasion, que nous y goûtons actuellement, sachant de qui (de quel Cœur) il jaillit.

Il est d'ailleurs assez difficile de marquer la limite exacte entre le degré moyen et le degré suprême d'originalité. Le défi « Qui de vous me prendra en défaut ? » (*Jn.* VIII,46) serait-il tolérable de la part d'un pur homme, si sûr qu'il fût de sa mission divine ? Parviendrait-on à concilier, venant d'un simple messager divin, la belle protestation « Je suis doux et humble de cœur » (*Mt.* XI,29) avec l'intransigeance de certains propos

(5) *Mt.* VIII,3,13 ; IX,6,29 ; XIV,29 ; XV,28 ; *Mc.* IV,39 ; V,41 ; VII,34 ; IX,24 ; X,51 suiv. ; *Lc.* VII,14 ; XIII,12 ; *Jn.* II,8 ; IV,50 ; V,8 ; XI,43.

(*Mt.* X,34) ; XII,30 ; XXIII,10) ou la violence de certaines réprobations (*Mt.* XXIII) ?

Notons en particulier trois recommandations qui auraient subi une dégradation considérable à nous parvenir par une autre voie divine que celle du Christ historique.

Il s'agit d'abord des Béatitudes (*Mt.* V,3-12). N'était l'autorité personnelle de celui-là même, qui non seulement sait parfaitement et octroie ce qu'il demande, mais nous donna l'exemple héroïque du renoncement total, aurions-nous le courage de croire pratiquement à ces promesses de bonheur ?

Il s'agit ensuite de la solennelle promesse qui assure l'infaillible exaucement de la prière confiante (*Mt.* VII,7-11 ; XVII,19 ; XXI,21, etc.). Garantie par tout autre que l'Homme-Dieu, aurait-elle résisté entièrement aux apparents démentis que lui oppose sans cesse l'expérience maladroite de la plupart des croyants ? Mais, de la part de celui qui a tant fait que de s'incarner et de mourir pour nous, la promesse doit signifier autre chose qu'une hyperbole ou une banalité, à quoi trop souvent la réduisent les commentateurs trop prudents.

Il s'agit enfin du commandement nouveau, du précepte le plus caractéristique de Jésus-Christ : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (*Jn.* XIII,34). L'idéal ici défini subirait une déchéance énorme à n'être plus illustré par la vie et la mort de celui qui nous le propose. Rapproché d'une autre parole : « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (*Jn.* XV,9), le commandement nouveau prend un sens plus sublime encore et rejoint décidément les paroles les plus originales, dont le moment est venu d'expliquer le mystère.

Car mystère il y a. Si la limite entre les deux derniers degrés demeure parfois incertaine, c'est surtout que le Fils de Dieu n'a dévoilé son identité que progressivement, avec des vicissitudes de lumière et d'ombre. Or la raison de cette tactique prudente, ou de cette pédagogie condescendante, n'apparaît point ni nettement ni tout de suite. Nous allons essayer de résoudre le problème de ce dosage de l'originalité suprême, et nous aurons du même coup résolu la question de l'originalité moyenne, de ces paroles intermédiaires et moins intéressantes, dont la raison d'être nous échappe encore.

III. *Le suprême degré d'originalité.*

Le Dieu fait homme est tellement original que, sans la foi, son concept voisine l'absurde ou semble faire injure à l'unité et à la transcendance divines. Tout ce qu'il dira de lui-même, de ses rapports avec le Père et l'Esprit, de ses relations avec le genre humain, sera marqué d'une empreinte toute nouvelle et désormais introuvable. Sur d'autres lèvres, ces paroles ne pourraient s'entendre que dans un sens bien différent, ou bien elles y rendraient un son faux, sinon blasphématoire.

Le Christ lui-même n'a pu les prononcer sans étonner, irriter ou scandaliser certains de ses auditeurs. Ces réactions iniques ont paru à plusieurs justifier suffisamment les ménagements et les dissimulations, dont Jésus enveloppe habituellement les témoignages qu'il rend à sa véritable identité. Le fait est que parfois le Fils de Dieu semble vouloir simplement adoucir un peu l'éclat aveuglant d'une révélation plénière. C'est ainsi, par exemple, qu'ayant déclaré : « Mon Père et moi, nous sommes un », — en réponse aux Juifs indignés qui lui reprochent de se faire Dieu, il commente et estompe charitablement la franchise de sa déclaration (*Jn.* X,30-36). Mais l'explication ne vaut pas le plus souvent. Même dans l'intimité et avec la plus libre spontanéité, Jésus voile ou nuance son égalité avec Dieu : « Mon Père est plus grand que moi » (*Jn.* XIV,28), « Je suis la vigne et mon Père est le vigneron » (*Jn.* XV,1). Sans doute, de telles paroles seraient ineptes dans la bouche d'un pur homme, mais, dans la bouche d'un Dieu (du Dieu de la raison), elles n'en sont pas moins déconcertantes à force d'humilité. D'ailleurs, avant même d'avoir rencontré l'opposition des Pharisiens ou l'incrédulité de la foule, le Sauveur se garde d'étaler ses titres à notre adoration. Il se nomme modestement *le Fils de l'homme* : la portée de l'appellation est fort discutée ; néanmoins, selon l'interprétation qui nous paraît la plus probable, elle n'insinuerait le divin qu'en accentuant l'humain outre mesure. Sinon, elle aurait mérité de survivre et nous la trouverions ailleurs que sur les lèvres du Christ. Si le Fils de Dieu est seul à en faire usage, c'est qu'elle reçoit de lui seul (de sa présence actuelle) le complément qui, par contraste, invite à chercher le Dieu dans l'homme.

Plus suggestive, l'appellation « le Fils » se trouve aussi sur les lèvres de Jésus, surtout en saint Jean. Elle fait pendant avec l'expression « le Père » ou « mon Père » désignant Iahweh. C'est, selon nous, à l'âge de douze ans que le Christ commença à se confronter avec Dieu de cette façon caractéristique. S'il l'avait fait plus tôt, ses parents, déjà instruits du mystère de sa naissance, auraient alors compris du premier coup ce qu'il voulait dire. Or ils ne saisirent l'allusion qu'après trois jours d'angoissantes recherches, quand, dans le cadre révélateur du temple, l'Enfant retrouvé leur rappela, pour expliquer sa disparition soudaine, l'avertissement de l'avant-veille : « Vous saviez bien, n'est-ce pas, que je devais rester chez mon Père ? (*Lc.* II,49). (6) Au début de la vie publique, l'allusion à la filiation divine se produit également dans le temple : « Ne faites point de la maison de mon Père une maison de trafic » (*Jn.* II, 16). Dieu est certainement le Père de Jésus à un titre spécial, car, en s'adressant aux hommes, le Christ a soin de dire de Dieu : « *Votre* Père » (*Mt.* V,16, etc.), jamais : « *Notre* Père », à moins qu'il ne mette l'appellation dans notre bouche (*Mt.* VI,9).

Cette paternité spéciale, réservée au Fils tout court, reçoit des éclaircissements qui vont parfois jusqu'à la pleine lumière. Jésus parle des secrets de Dieu comme de choses vues (*Jn.* III,11), de ses rapports avec le Père comme d'une parfaite intimité (*Jn.* V,17,19,26, etc. ; *Mt.* XI,27).

Souvent aussi il s'attribue les prérogatives divines. C'est ainsi qu'il réclame de tous un amour sans partage (*Mt.* X,37) ; rapporte à sa Personne, comme à leur fin suprême, tous les actes humains (*Mt.* XXV,35) ; donne pleins pouvoirs à ses apôtres (*Mt.* X,1 ; XVIII,18,22 ; XXVIII,18 suiv., etc.). ; se déclare « la lumière du monde » (*Jn.* VIII,12 ; IX,5 ; XII,46), « la vie » (*Jn.* XI,25 ; XIV,6), etc.

Jésus doux et humble de cœur (*Mt.* XI,29) ne craint pas de mettre son moi en vedette dans le monde moral : « Suivez-moi » (*Mt.* IV,19, etc.), « A cause de moi » (*Mt.* V,11 ; X,39), « Et moi, je vous dis » (*Mt.* V,22, etc.), « Pour me rendre témoignage » (*Mt.* X,18), « Venez tous à moi » (*Mt.* XI,28), « Apprenez de moi » (*Mt.* XI,29), « Qui n'est pas avec moi... »

(6) Nous ne suivons pas ici l'interprétation commune.

(*Mt.* XII,30), etc. De la part d'un pur homme, une telle insistance serait intolérable : il n'y a que le moi divin qui ne soit point haïssable, et dans l'Homme-Dieu il offense d'autant moins qu'il s'impose pour notre salut : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments... Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire » (*Jn.* XV,5).

Ces avances du Dieu d'amour étaient-elles comprises ? Hélas ! il s'en faut de beaucoup. On s'imaginait qu'il sollicitait l'eau qui étanche la soif du corps, alors qu'il désirait ardemment éveiller, pour le satisfaire aussitôt, le besoin d'infini qui dort au fond des cœurs qu'il a créés pour lui (*Jn.* IV,8 ; cfr VII,37 ; XIX, 28). On croyait sottement lui faire honneur en l'appelant « Bon », sans mettre dans ce qualificatif la note absolue que réclame le Souverain Bien, et quand délicatement il invitait une âme choisie à parfaire l'éloge ébauché, la pauvre âme s'en allait toute triste, captivée par ces biens finis qui sont néant en comparaison du Bon Dieu (*Mt.* XIX,16-22 et par.). On n'osait pas méditer sa parole. quand il disait avec intention : « Les amis de l'Epoux... » (*Mt.* IX,15), « Il y a ici plus grand que le temple » (*Mt.* XII,6), « Le Fils de l'homme est maître du sabbat » (*Mt.* XII,8), « Il y a ici plus que Jonas... plus que Salomon » (*Mt.* XII,41 suiv.), « Il restait au maître de la vigne (Iahweh) un fils unique qui lui était très cher » (*Mc.* XII,6), etc.

Plus on avait d'estime et d'affection pour le Fils de l'homme, moins on songeait à lui prêter les prétentions exorbitantes qui, seules, rendent intelligibles de pareils propos. Les premiers à comprendre furent naturellement ceux-là qui, par envie, étaient tout prêts à imputer à un rival odieux des intentions blasphématoires (*Jn.* V,18 ; X,33). Ils le faisaient d'ailleurs sans conviction, persuadés que Jésus, n'étant pas fou, ne pouvait avoir l'idée de s'égaler à Iahweh. A ces hypocrites. le Sauveur avait le droit de lancer les déclarations les plus fulgurantes : « Si vous ne croyez pas que *je suis,* vous mourrez dans votre péché » (*Jn.* VIII,24). C'est l'Eternel qui parle ainsi, mais les Juifs pensent avoir mal entendu et ils questionnent ironiquement : « Tu es, toi, qu'es-tu donc ? » (ibid.,25). Il faudra pourtant qu'ils prennent finalement des pierres pour lapider le « blasphémateur », lorsque, déchirant tout voile, Jésus leur

jettera à la face : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (*Jn.* VIII, 58 suiv.) !

Tel est le mélange d'ombre et de lumière, de précaution et d'audace, dont nous cherchons l'explication. Le Sauveur a-t-il voulu laisser une excuse relative à l'incrédulité de ses compatriotes ? Mais, nous venons de le dire, ce sont précisément les pires ennemis du Christ, qui ont saisi le plus tôt, sinon le mieux, la portée invraisemblable de ses témoignages : « Ils ont vu et ils me haïssent, moi et mon Père » (*Jn.* XV,24). Devant Pilate, les chefs de la nation proclameront : « D'après notre loi, cet homme doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (*Jn.* XIX,7). La vérité était que le Fils de Dieu s'était fait homme pour mourir, mais enfin, si les Juifs caricaturaient le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, c'était plutôt l'excès que le défaut de clarté, qui les rendait incrédules. Les amis de Jésus, à l'exception de sa très sainte Mère, avaient besoin habituellement de l'ombre, dont s'enveloppait la véritable identité du Sauveur rejeté par son peuple. Il leur faudra être témoins de la résurrection, de l'ascension ; il leur faudra recevoir le Saint-Esprit, pour qu'ils sachent définitivement que le Fils de l'homme est vraiment le Fils de Dieu et s'est donné pour tel au sens le plus strict.

Il n'est point exact que Jésus ait montré de préférence à ses amis ses attributs de puissance et de majesté. La transfiguration fut réservée aux trois témoins futurs de la sombre agonie, les miracles furent semés à profusion et au grand jour, le signe dans le ciel ne fut donné à personne.

En réalité, Jésus a dosé la manifestation de sa divinité, comme il a dosé celle de sa messianité. Il y a ombre et ombre, lumière et lumière. Du Messie, Jésus accepte le rôle, pourvu qu'on ne le prenne point pour un roi temporel (cfr *Jn.* VI,15). Pareillement, il avoue sa parfaite égalité avec le Père, pourvu qu'on ne cherche pas en lui le Dieu de la raison, uniquement ou principalement. Voilà pourquoi il ne se déclare point sans précaution l'égal de Iahweh : c'eût été évoquer nécessairement chez ses auditeurs l'image de la Majesté du Sinaï. Logiquement, il aurait dû dès lors conformer sa conduite à la représentation qu'il excitait par ses paroles. Mais, ce faisant, il eût accompli le programme satanique (*Mt.* IV, 6 ; XVI,1) et non la volonté de son Père.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le Fils de Dieu n'est point venu nous révéler les attributs divins que la raison est capable de connaître et que les Juifs connaissaient parfaitement : il est venu nous manifester l'attribut le plus secret et le plus cher à Dieu, l'attribut que lui, avec le Père et l'Esprit, était seul à connaître, l'infinie Charité.

Si, pour comprendre le Christ, il avait suffi de savoir qu'il était l'égal du Dieu tout-puissant, une proclamation tombée du ciel (*Mt.* III,17 ; XVII,5 ; *Jn.* XII,28) et appuyée au besoin de prodiges analogues à la théophanie du Sinaï, aurait du coup dissipé toutes les équivoques (*Jn.* X,24). Mais le Christ n'est pas seulement l'égal du Tout-Puissant, il est surtout le Verbe fait chair à sacrifice par amour, il est le signe substantiel de la Charité divine. Pour faire entendre un tel signe, il ne fallait rien moins que toute une vie de dévouement, couronnée par une mort rédemptrice, de la part de celui-là même qui est l'égal de Iahweh. Ainsi les hommes seraient amenés à joindre, malgré leur apparente contradiction, les attributs rationnels et la vertu surnaturelle de la Divinité. Mais si fort est l'éclat naturel des premiers, que la seconde, si éloignée du sens humain, ne pouvait se faire bien voir que dans leur plus grand effacement. C'est en les voilant par amour dans un sacrifice salutaire que la Charité incréée jetterait son plus vif rayon. Ainsi, en s'éclipsant la nuit, l'étoile la plus voisine de nos regards fait sortir de l'ombre les milliers de soleils lointains.

L'éclipse des attributs rationnels en Jésus ne pouvait être ni totale, ni définitive. Il ne s'agissait point de remplacer le Dieu de majesté, mais d'en montrer l'intérieur. Ainsi encore, pour continuer le symbole précédent, voyons-nous, la nuit, au milieu des étoiles la lune et les planètes refléter le soleil disparu. Voilà pourquoi la vie habituellement humiliée du Sauveur sort parfois de l'ordinaire ; voilà pourquoi sa mort honteuse est accompagnée de prodiges cosmiques et suivie de la glorieuse résurrection.

La résurrection n'a pas eu pourtant la publicité que certains regrettent aujourd'hui encore de ne point lui découvrir dans les documents. Il est vraiment remarquable que, même après son triomphe sur la mort, le Sauveur continue à voiler sa gloire, comme s'il craignait qu'elle n'en vînt à faire oublier sa passion. C'est pourquoi il ne se montre qu'une fois après avis

(*Mt.* XXVIII,16 ; *1 Cor.* XV,6 ?), les autres fois (peu nombreuses) à l'improviste, à un (*Jn.* XX,14-17 ; *Lc.* XXIV,34 ; *1 Cor.* XV,7), deux (*Lc.* XXIV,15-31), cinq (*Jn.* XXI,4-14), dix ou onze témoins (*Jn.* XX,19-29). Il apparaît et disparaît brusquement, mais, à part cette manifeste subtilité ou agilité, son corps n'a rien d'ostensiblement glorieux. Au contraire, il porte encore les plaies béantes de la crucifixion (*Lc.* XXIV,39 ; *Jn.* XX,20,27). Ainsi la résurrection éternise le souvenir de la passion. Après quarante jours, le Ressuscité monte publiquement au ciel (*Act.* I,9), mais une nuée le dérobe aussitôt à tous les regards jusqu'à la suprême parousie (ibid., 10-11). La présence glorieuse est pour l'éternité ; pour le temps présent, c'est la présence eucharistique qui, avec la grâce du Saint-Esprit, nous introduira dans la connaissance du vrai Dieu, de la Charité infinie.

Pour avoir part un jour à la résurrection du Sauveur, il faut contempler la scène du Calvaire avec plus de dévotion que celle du Thabor, il faut goûter davantage les paroles d'immolation que les témoignages de toute-puissance et d'omniscience. Autant, en effet, le Christ use de discrétion, quand il s'agit de montrer en sa Personne les attributs majestueux, autant il parle ouvertement, dès qu'il n'est plus question que de charité et de dévouement. Ici, sans doute, ses actes sont plus éloquents que ses paroles au sens strict, mais les déclarations verbales n'en précisent pas moins la signification réelle des gestes qui les encadrent : « Le Fils de l'homme est venu pour servir et donner sa vie en rançon de la multitude » (*Mc.* X,45) ; cfr *Mt.* XX,28 ; *Lc.* XIX,10), « Je suis venu, non pour juger le monde, mais pour sauver le monde » (*Jn.* XII,47), « Je donne ma vie pour mes brebis » (*Jn.* X,15). Sans le commentaire oral, qui donc aurait deviné la portée immense du sacrement d'amour, mémorial de la passion ? La formule de consécration fait partie intégrante du signe efficace (*Mt.* XXVI, 26-28, et par.), mais, pour lui donner tout son sens, ne faut-il pas y joindre la préparation de *Jn.* VI et l'action de grâces de *Jn.* XIII,31-XVII ?

Ces deux discours, celui de la synagogue de Capharnaüm (*Jn.* VI,59) et celui du Cénacle de Jérusalem, sont d'incomparables recueils de paroles originales au suprême degré. Le Christ s'y révèle, surtout dans le second, centre des mondes

divin et humain, et ne cesse d'y recommander la charité, pour qu'elle fasse l'unité du genre humain, dont il est le Chef, comme elle est éternellement l'unité des Trois Personnes (*Jn.* XVII,21).

L'insistance même que Jésus met à professer sa totale obéissance au Père a pour fin d'écarter de notre esprit toute opposition de la volonté humaine en lui à la volonté divine. Il faut qu'on sache, à n'en point douter, que cette charité excessive, que manifeste son humanité, n'a point sa source ailleurs qu'en Dieu (*Mt.* XXVI,39,53 ; *Lc.* XXIV,25-27 ; *Jn.* III,16-17 ; X,17, etc.). Ainsi le Christ accomplit sa mission et fait connaître au monde la vraie nature de la Divinité (*Jn.* XVII,3 suiv.).

Telle serait, selon nous, la clef des paroles les plus caractéristiques du Dieu fait homme. Tout s'expliquerait par le dessein de manifester le fond de l'Etre infini, la Charité. Sans doute, il est nécessaire que l'on croie que Jésus est Dieu, puisque c'est en lui que la Charité va briller du plus vif éclat, mais il ne servirait de rien que l'on crût à la divinité de Jésus, si l'on s'obstinait à ne voir en lui que les attributs rationnels de majesté, puissance, etc. L'interférence des deux éclairs, des attributs rationnels et de la Charité, s'explique alors parfaitement. Chaque fois que le Dieu de la raison se laissera voir un instant dans le Christ, aussitôt le Dieu de la foi s'y manifestera par l'effacement du premier, ou bien celui-ci s'effacera d'abord devant la Charité et se montrera ensuite, comme la gloire sort de l'humiliation, par exemple dans la théophanie du baptême (*Mt.* III,16 et par.) ou dans la résurrection (*Lc.* XXIV,26). Inversement, la confession de Pierre a pour corollaire l'annonce de la passion (*Mt.* XVI,16 et 21) et la transfiguration est également ponctuée par la terrible prédiction (*Lc.* IX,31 et 44). « Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que *je suis* » (*Jn.* VIII,28). Les Juifs charnels ne pouvaient salutairement contempler la gloire de Iahweh que dans ce soleil de charité qu'est la crucifixion (*Jn.* III,14 suiv.). « Descends de la croix, ont-ils malheureusement crié, et nous croirons en toi » (*Mt.* XXVII,42) : même sincère, cette foi-là n'eût pas été la vraie foi, celle qui donne la vie éternelle, la foi dans la Charité infinie, dans le Dieu (Père, Fils, Esprit) plus un que s'il était seul.

Namur. René THIBAUT, S. I.